

Ce 4 Septembre 1997

Pierre Garnier

POÈMES DE CERISY

à EDITH HEURGON

AOÛT 1997

Je vous envoie, chère Edith,  
ces notes poétiques prises cet été  
pendant mon séjour à Cerisy.

Je pense que vous aurez plaisir  
à les recevoir, elles vous portent  
mon souvenir et mes amitiés,



l'araucaria stimule à hauts cris  
mes pensées paresseuses

le premier soir  
les petits verres de cognac circulent  
sous le toit  
- au-dessus ce sont les étoiles qui vont

le dos de la lectrice , sa surface dormante ,  
les seins les oiseaux les poissons sont sur  
l'autre face

Chambre du Tilleul

- qui veut comprendre ce tilleul  
doit d'abord apprendre à vivre  
ça ne sert à rien d'apprendre à voir

entre les arbres  
pas d'échange de paroles

- un échange seulement

les colloques - les happy few -  
pendant que l'humanité se fendille  
la multiplication des hommes  
aboutit à leur division

le merle boit une goutte  
il la fait d'abord rouler dans son bec  
comme une chose précieuse

dans l'étang le gardon  
il n'est pas riche et il désire peu

sans grand désir son coeur est toujours au large

Théophile Saint-Amand Corneille Pascal  
sont passés ici  
nous éprouvons du chagrin de ne pas les avoir rencontrés

ceux qui sont venus dans ce château  
étaient des nôtres sont des nôtres  
seront des nôtres

de l'intérieur du Château la terre nous appelle

ce Château est un sonnet :  
comme le sonnet il est séparé et uni au monde

de colloque en colloque :  
proclamer éternel ce qui s'en va

plus tard les oiseaux tournent  
autour des sommets de leur vol

couverts de neige éternelle

c'est l'automne  
il reste aux arbres les branches  
que leur ont dessiné les feuilles et les fleurs

sous les arbres  
l'espace vide des grandes découvertes humaines

le clair de vie  
dans la nuit dans le jour

leurs mains ne sont pas sorties de leur peau  
ce qu'elles ont bâti feste interne  
- la grâce est toujours à leur disposition

au château de Cerisy on découvre le simple  
qui seul a la durée

cette mince cranière du ruisseau  
l'eau grimpe en galopant la courbe de la Terre  
puis la dévale

cette certitude à Cerisy :  
je puis disposer de Dieu

encore aujourd'hui dans le Vieux Jardin  
Dieu est à ma disposition :  
je peux cueillir sa grâce

la grâce dans le parc , au Château /  
n'est pas un vain mot  
ni Calvin ni Pascal  
ni les Messieurs de Port Royal  
ne sont absents -

je suis de la civilisation de la cueillette :

la Grâce , je la cueille

légèrement  
l'oscillation lente des constellations

l'écriture - je regarde étonné l'orgasme  
qui s'écoule de mes doigts

mon plaisir est aussi serré que les granits

naître naître naître  
la mort resfâ vissée sur la naissance  
tant elle désire survivre

immobile à la porte du domaine ,  
je vois venir vers moi une matière inconnue  
à travers les hauteurs du Château et des arbres

je ne vois pas au-delà des murs du jardin  
mais je regarde le ciel  
d'où descend le Château

sans appui les fenêtres s'élèvent  
les arbres s'étirent  
les oiseaux se multiplient  
- c'est le jour du double soleil

en approchant du Château je vois que ce que je pensais  
être ses lignes

- horizontales et verticales -  
sont des matières

des brindilles sur l'étang immobile,  
pas de vent  
- elles naviguent pourtant  
poussées par le temps qui passe

le tilleul est un arbre doux , tendre  
jusque dans sa tisane  
le marionnettiste taille son bois avec un canif  
- le cabotan alors fait rire les anges ,

c'est ainsi que le Ciel se divertit  
de leur énorme divertissement

les interstices entre les granits  
sont des chrysalides -  
un instant après un nuage de papillons se pose  
sur mon cerveau

la terre douloureuse à peine ,  
voluptueuse comme ces croûtes aux genoux que je  
caressais lorsque j'étais enfant

le ruisseau dans la prairie charrie un sens bref

ils ont superposé les pierres  
reproduisant cent fois la croix .  
nul ici n'est plus crucifié ,  
il ne reste que la crucifixion

le Vieux Jardin exige de nous  
le même recueillement  
que naguère les églises

mais laissons le Temps cueillir les fleurs

il reste dans le jardin cette flaque des Grandes Eaux du  
Siècle jamais séchée

calvinistes et jansénistes ont peint le ciel  
non en bleu  
mais en pureté qui ,elle aussi ,est bleue

chaque matin je fais le détour :  
je gagne le Château par le chemin du bas  
évitant la paresseuse pensée

la Terre a la forme la plus lourde  
celle de la sphère

- mais ce qui est en-dehors de nous  
n'a pas de poids

il n'y a pas de statues dans le parc  
mais des lignes  
le soir on aperçoit les vaches immobiles  
et une femme passe au loin  
avec un feu qui couve au centre

quand le jardinier arrache les liserons des rosiers  
on entend des craquements d'une roue de charrette



la Terre n'a pas de fissures  
- on peut aller et venir dans le parc  
d'um pas sûr  
dans la nuit la plus noire

on peut arriver par les coulisses  
de derrière les étoiles :  
toujours sur le point de paraître

rien ne me permet de douter de la pensée des arbres  
leurs troncs et le mien sont pareils,  
leur pensée est à l'infini  
ma pensée aussi est à l'infini

la nuit ne tombe pas  
elle se pose sur le seuil  
puis sur le toit  
comme un livre se ferme  
en laissant du jour entre ses feuilles

le sang ne circule pas ,  
il s'épanouit en bordure de peau

et y fait la tache rouge d'un sonnet

l'eau lucide , son origine n'est pas sur terre  
mais à l'origine  
qui ne s'est jamais asséchée

rouge-gorge inseccable  
je suis inseccable moi aussi  
et c'est une merveille  
que l'univers soit aussi inseccable que le rouge-gorge  
et moi

dans le Château qui ne pèse rien  
nos gestes se découpent légers  
en écriture sur les murs

je marche dans le parc  
je fais signe aux branches  
qui me font signe elles aussi :  
nous écrivons

les insectes sont à l'oeuvre  
on entend leur minuscule vacarme  
dans les interstices  
quelques chrysalides sont accrochées  
comme le Christ

crucifixion résurrection  
ce vocabulaire d'insectes

leurs minuscules pattes  
écrivent sur la page blanche

ce parc vient à ma rencontre  
il reste à l'horizontal

c'est moi qui en marchant se couche

ma main caresse le tilleul  
elle fait tourner la roue  
dont le Château est le moyeu :  
c'est incroyable sa hauteur  
elle tourne au-delà des premières étoiles

le Château au clair de lune  
on se demande d'où vient cette blancheur  
cette noirceur  
car tout est bleu

ces papillons sortent du pays des merveilles  
encore inconnu des hommes

le soleil est un rond  
le coquelicot comme le Château  
est un rectangle allongé

cet horizon - rien de l'histoire -  
tout de la géographie  
son grand format ses cartes rondes

le Château avance  
poussé par le temps qui passe  
il va

    dans cette direction que nous connaissons

nous sommes sans être  
cette réduction  
pour voir un instant au sortir de nos tempes  
sur la coupure au bord  
que ni le temps ni l'espace n'existent

le ruisseau est construit  
sur un pont de vase lisse

le pêcheur fixe des plombs minuscules  
au-dessus de l'hameçon ;  
la minuscule pesanteur de l'eau

l'année penche vers l'automne  
elle ramasse les derniers épis  
ce clair de vie parsemé partout

les poissons près des bords  
leurs arêtes souples  
leur relief ~~très~~ haut  
de fin d'été

AA

la tombée de la nuit - quelle chute  
et quel silence !  
dans la même chute et dans le même silence  
est né notre monde toujours et jamais

à l'intérieur du Château cette fontaine  
à peine plus transparente que l'eau  
mais pour cela invisible insaisissable

ce papillon volète en zigzaguant :  
il se perd en même temps dans sa naissance  
et dans sa mort

l'eau immobile  
dans le ruisseau

le petit cirque qu'il y eut à Cerisy  
avec son arène ensoleillée  
où paraissait une seule danseuse,  
puis l'ombre d'une panthère , puis un clown  
et le trait bref d'un trapèze

c'était avant la guerre , avant la mort

le monde alors était petit  
des chevaux microscopiques faisaient l'exercice dans  
l'arène  
- les soldats de Stalingrad n'étaient pas plus grands  
que les vignettes dans les petits livres  
d'aujourd'hui

il ne restera de l'histoire humaine  
que le Château  
il y eut pourtant de bonnes choses et belles  
qui comme les papillons  
venaient de pays merveilleux

Perrault est venu à Cerisy

Pascal et Nietzsche y vécurent  
Saint François y demeura longtemps  
ses oiseaux y vivent encore

ce parc de toujours et de jamais  
- vie de partout de nulle part -  
soudain on voit dans un éblouissement  
que nul jamais ne naît ni ne meurt

sur la route ne passent que des squelettes  
et des images

de l'étang immobile sort soudain le Temps  
qui s'en va cueillir sur les rives

ces villages conçus comme des horloges  
- l'église la mairie l'école ces mécanismes du centre,  
puis les maisons , puis les heures  
qui soudain se répandent en siècles dans les champs

l'eau qui coïlle se fait un lit de rêve

à regarder le Château et les hêtres  
on oublie  
que tout dans le monde est rond

il neige , les soldats reviennent,  
ils ne pèsent rien ,  
ils tombent le long de leurs jambes ,  
ils coulent , ils étaient peu quand ils partirent  
- à peine peut-on parler de leur mort

l'origine est un soleil - il ne peut en être autrement  
la fin est un soleil - il ne peut en être autrement

on voit d'étroites murailles avancer dans le parc :  
ce sont des dos  
- les grappes les poissons les vagues  
sont sur l'autre face

l'enfant regardait l'atome et le bacille  
danser sur une minuscule scène -  
microscopique ballet de la lumière

"Fais attention , disait mon père , ne serre pas le  
livre , n'écrase pas les mots ,  
des oiseaux de Paradis volent au travers des pages."

l'air est tassé  
c'est une merveille que les hirondelles volent sans  
peine et droit dans cet air tassé

le livre d'histoire est d'échos  
le livre de géographie est de reflets

la montagne l'arbre l'homme  
vont s'effilant vers leurs cimes

ils diminuent dans la hauteur :

cette fin dans la contemplation

les fleurs ont perdu leur don d'être cueillies,  
elles sont trop haut dans la merveille

ce sont elles qui me voient ,



les arbres s'élèvent dans la certitude,  
la lune aussi  
qui tourne autour de la terre  
acceptant la lumière et la perdant

tous - arbres herbes hommes - se rétractent

- ils ne veulent pas avancer dans la mort

les yeux et l'eau : je peux voir loin  
sur la mer

mais le sens du monde ne va pas loin  
soudain il se perd  
dans les prairies

la nuit tombe  
l'horizon qui enserme la mer  
monte

*il* ~~me~~ passe identique à travers les étoiles

l'eau est sans interstices  
pourtant elle est pleine d'air  
où les libres poissons respirent

ces longues branches d'air dans l'eau

- les poissons chantent

sur la colline là-bas

les trois ceps de la Crucifixion

- il ne se passa rien ni le samedi ni le dimanche.....

Cerisy La Salle - août 1997 .